

Soldats géants

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 34

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La mouche.

Est-il vraiment au monde un insecte aussi insupportable et aussi détestable que cette maudite bestiole ! Pendant ces chaleurs surtout, elles sont d'une indiscrétion et d'une incommodité à vous faire sauter en l'air ! Vous les voyez par bandes, envahir votre foyer, vous harcelant sans cesse, se jouant impunément de vos menaces et de vos coups.

Prenez un linge et essayez un peu de les chasser :

Quand par la fenêtre on nous chasse,
Nos essais éfarés et prompts
Tourment un instant dans l'espace
Et par la porte nous rentrons !

C'est bien cela ! n'est-il pas vrai ? et ces maudites bêtes, à l'approche d'un orage surtout, s'acharnent à votre personne avec une ténacité sans exemple.

Tenez ! au moment où j'écris ces lignes, en voici une qui vient se poser précisément sur mon papier ; elle le parcourt en tous sens : du haut en bas, à droite, à gauche, revenant parfois sur ses pas, dans une promenade insensée, comme ce pauvre hanneton de Toepeer. Suivons-la un peu dans sa promenade désordonnée : ah ! la voici arrêtée au bout de ma plume ; on dirait qu'elle se doute qu'en ce moment j'écris des choses tout-à-fait désobligeantes à l'adresse de ses congénères.

Elle plonge maintenant sa trompe dans l'encre de la plume. « Pouah ! a-t-elle l'air de se dire en la retirant aussitôt, cela ne vaut pas le sucre, les confitures. »

Chassons-la ! Elle est allée se poser sur ma tête. Aïe ! quelle titillation ! quelle sorte de petit frisson vous ressentez par tout le corps lorsqu'elles s'amuse ainsi à courir sur la pointe de vos cheveux ! Mon coiffeur vient de me les couper très près, comme j'aime à les avoir à cette saison et, tout en causant avec mon aimable Figaro, je n'ai pas pris garde qu'il avait eu la sottise idée de répandre sur mon chef quelques gouttes de je ne sais trop quel élixir qui sent bon, j'en conviens (son intention a sans doute été très aimable), mais qui a le désagréable inconvénient d'attirer autour de vous un véritable essaim de ces importuns diptères.

Les mouches, vous le voyez, aiment ce qui sent bon et ce qui est bon. Oh ! je ne veux pas dire qu'elles n'aiment absolument que les bonnes choses, tout ce qui exhale un délicieux parfum. N'en voyons-nous pas très souvent se poser sur tout autre chose que du miel ? Laissons-les à leurs vilaines habitudes.

Nous sommes obligés de les tolérer, parce que leur présence est devenue une habitude et parce que aussi nous sommes impuissants à les exterminer.

En les voyant voler dans nos appartements, les mouches paraissent bien inoffensives ; lorsqu'elles se posent sur le bord de notre assiette et s'acharnent après une miette de sucre ou un fruit, nous prenons plaisir à les observer. Nous admirons la finesse et l'agilité

de leurs pattes minuscules et la transparence de leurs ailes diaphanes.

Leur familiarité ne devrait pourtant pas nous attendrir, car elles sont nos plus intimes ennemies. Leurs œufs engendrent des vers et leurs trompes, qu'elles imprègnent de préférence de matières corrompues et de détritiques de toutes sortes, transportent sur ce que nous mangeons et sur ce que nous respirons, le germe de la décomposition, sans compter que par leurs piqures, elles peuvent introduire dans notre peau un virus mortel, le charbon, la pustule maligne, etc.

Elles ont cependant une utilité, car la nature n'a rien créé sans raison.

Tout le monde a observé avec curiosité le manège d'une mouche lorsqu'elle se pose en un endroit quelconque. Elle frotte l'une contre l'autre ses pattes de devant, puis celles de derrière. Elle les passe également sur sa tête et le long de ses ailes. Pendant longtemps on supposait qu'en agissant ainsi les mouches faisaient leur toilette. Il n'en est rien. En volant, les mouches, qui sont couvertes d'un duvet excessivement fin, ramassent dans l'air une quantité d'insectes minuscules qu'on appelle *poux*. Lorsque l'agglomération de ces parasites gêne la mouche pour voler, celle-ci se pose n'importe où et, avec ses petites pattes, se racle toutes les parties du corps, ainsi qu'on peut le voir avec un microscope. Elle réunit ainsi ces parasites en un endroit et les absorbe au moyen de sa trompe. Les mouches auraient donc l'avantage de purger l'atmosphère de milliards d'animalcules.

Vous avez aussi remarqué avec quelle facilité étonnante les mouches se maintiennent sur les plafonds, les murs, les objets polis et cela dans n'importe quelle position. C'est grâce à de petites pelotes placées sous leurs pattes, lesquelles agissent comme des ventouses.

Elle a de plus tout ce qu'il faut pour satisfaire sa gourmandise : se trouve-t-elle en présence d'une friandise trop dure, elle secrète alors un liquide particulier qui a la propriété de la fondre ou de la ramollir. Désire-t-elle goûter à un fruit à l'épiderme tenace ? Elle le percera de son aiguillon et pourra ainsi introduire sa trompe pour absorber le suc qu'elle désire.

Ce petit insecte, envers lequel nous avons beaucoup trop d'indulgence, réunit tous les éléments pour nous être désagréable. Mais patience, aux premiers froids, les mouches disparaîtront, pour revenir ensuite avec les beaux jours, tant que le monde existera.

Vous avez tous lu qu'avec de la patience, de l'intelligence, de la douceur, on arrivait à faire accomplir aux animaux des choses incroyables. Vous avez tous assisté dans des cirques à des représentations où l'on vous a exhibé des chiens, des ânes, des moutons, des singes, etc., boxeurs ou valseurs ; vous avez même vu des puces savantes.

Je vais vous donner la manière de faire travailler une mouche.

Les personnes non prévenues pourront

croire qu'elle est apprivoisée et pourtant toutes les mouches peuvent remplir cet office, jugez-en.

On fabrique d'abord une haltère, qu'il faut nécessairement très légère ; on peut se servir d'un brin de paille à l'extrémité duquel on fixera une boule de liège, grosse comme la moitié d'un petit pois. A défaut de paille, on peut se servir d'un morceau d'allumette qu'on dégrossit afin de le rendre plus léger. D'un autre côté, vous fabriquez un petit support, constitué par une rondelle de liège prise dans un bouchon, et par une longue épingle au bout de laquelle vous disposez un petit papier. Sur ce papier (un déchet de feuille de timbres-poste fait fort bien l'affaire), vous collez la mouche par le dos dans une position verticale, puis vous lui posez l'haltère entre les pattes et vous assistez alors à une suite de scènes fort curieuses, moulins à droite et à gauche, de bas en haut, changement de position d'haltère, position du port d'arme, d'en garde, etc.

Voilà donc comment, d'une simple mouche, vous pouvez faire un véritable acrobate.

**

Soldats géants.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le père du Grand-Frédéric, avait une vraie troupe au point de vue militaire, celle de s'entourer des hommes les plus grands qu'on pût trouver, pour son armée. Il recrutait ses soldats géants un peu partout, et il n'hésitait même pas à faire enlever ceux que ses promesses ne suffisaient point à tenter. Il y a là-dessus un passage caractéristique des Souvenirs de Dieu-donné Thiébault, professeur de français à l'Académie militaire de Berlin :

« Tout le monde connaît la manie de Frédéric-Guillaume pour les hommes grands. Il faisait enlever les hommes d'une taille extraordinaire partout où il pouvait en découvrir. J'ai vu encore l'abbé Bastiani, qui, étant moine en Italie, avait été enlevé tandis qu'il disait sa messe. J'ai connu un aubergiste, nommé Pouz-zano, autre Italien, qui avait été enrôlé par surprise. J'ai vu le plus bel homme de tous, qu'on appelait « le grand Anglais », et que Guillaume n'avait pu avoir qu'à force d'argent... »

On avait signalé au roi, ajoutait à ce propos le *Petit Journal*, l'existence à Saint-Mihiel d'un menuisier ayant plus de 7 pieds : le roi tenait tant à l'avoir que ses employeurs firent dix fois le voyage pour arriver à le décider, en lui promettant des sommes relativement considérables.

Frédéric-Guillaume passait sans cesse en revue ses grenadiers géants.

Il avait aussi la marotte de les marier avec des femmes de très grande taille.

Il y a, à ce sujet, une piquante historiette, contée par M. Edouard Garnier, d'après un chroniqueur contemporain allemand.

Le roi, rentrant à Potsdam, aperçut un jour une fille, jeune et assez belle, d'une taille extra-

ordinaire ; il apprend d'elle qu'elle n'est pas mariée.

— Au fait, lui dit-il, tu passes devant le poste de Potsdam ; charge-toi de ce billet que je vais écrire, promets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, et tu garderas pour ta peine un écu.

La fille, qui connaissait le caractère singulier du roi, lui promit tout ce qu'il voulait ; mais, inquiète instinctivement, elle n'entra pas à Potsdam et changea de chemin.

Elle trouva près de là une petite vieille, à laquelle elle remit le billet et l'écu, en lui recommandant de bien faire la commission sans délai, l'avertissant que c'était de la part du roi et qu'il s'agissait de choses importantes.

La vieille se hâta de se rendre au poste et de demander le commandant. Celui-ci ouvrit le billet. C'était l'ordre très précis de faire, sur-le-champ, épouser la commissionnaire à tel grenadier, qui y était nommé.

La pauvre vieille, veuve depuis longtemps, fut très surprise de ce résultat, mais elle se soumit aux ordres du roi de bonne grâce, tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses pour vaincre la répugnance et calmer le désespoir du soldat.

Ce ne fut que quelques jours après que Guillaume, venu pour admirer le grand couple qu'il avait fait marier, sut qu'il avait été joué par une paysanne défiante, et comme le soldat était inconsolable d'avoir été uni à une vieille femme, il ordonna le divorce entre les deux époux.

Le troisième centenaire de Van Dyck.

Chacun sait que la Belgique est la patrie des trois grands peintres Van Dyck, Rubens et Teniers. La ville d'Anvers vient de célébrer par de grandes fêtes le troisième centenaire de la naissance de Van Dyck. Des artistes peintres, venus de toutes les parties du monde, ont rendu un hommage touchant à la mémoire du grand artiste. Voici un extrait des détails biographiques publiés à ce sujet par le *Petit Parisien* :

« Van Dyck fut, avec Rubens, le plus grand peintre de l'école flamande. Rubens fut l'initiateur, le créateur ; Van Dyck fut l'initié, l'apôtre. « Plus noble que Rubens dans le choix des formes, a dit un critique, Van Dyck eut peut-être moins de défauts que son maître, mais peut-être aussi moins de grandeur.

» Comme portraitiste, il partage la première place avec le Titien et Velasquez.

» Van Dyck est le plus élégant de tous les peintres de portrait qui aient existé. Léonard de Vinci est plus intime et plus expressif, Raphaël plus correct, Titien plus superbe, Rubens plus ample, Velasquez plus fantasque ; mais ni eux ni d'autres n'ont surpassé le goût exquis de Van Dyck.

» L'artiste fit un long séjour à la cour du roi d'Angleterre Charles Ier, qui le nomma son premier peintre, lui assigna une pension de 200 livres sterling, lui donna un logement d'hiver, une résidence d'été, et voulut même lui faire bâtir un hôtel particulier à Londres. Ces marques éclatantes de la faveur royale créèrent à Van Dyck une situation exceptionnelle : il vit bientôt affluer chez lui les ministres, les courtisans, les chambellans, les pages, tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames de la Cour, qui venaient lui demander leur portrait.

» Pour suffire aux innombrables commandes qui lui arrivèrent, il adopta, si nous en croyons ses historiographies, la manière d'opérer suivante : « Il donnait jour et heure aux personnes qu'il devait peindre, et ne travaillait jamais plus d'une heure par fois, soit à ébaucher, soit à finir ; son horloge l'avertissant de l'heure, il se levait, faisait la révérence à la personne, comme pour lui dire que c'en était assez pour ce jour-là, et convenait avec elle d'un autre jour et d'une autre heure. Après quoi, son valet de chambre lui venait nettoyer ses pinceaux et préparer une palette nouvelle, pendant qu'il recevait une autre personne à qui il avait indi-

qué une heure. Il travaillait ainsi à plusieurs portraits en un même jour, avec une vitesse extraordinaire. »

Histoire de la nation suisse, par B. Van Muyden. H. Mignot, éditeur, à Lausanne. — La 13^e livraison, qui a paru récemment, nous donne, outre une table très détaillée des matières traitées dans le deuxième volume, un répertoire chronologique, une table des figures et un répertoire alphabétique des noms, des personnes et des lieux, qui rendent les recherches des plus faciles.

Nous y remarquons ensuite un coup d'œil excessivement clair sur la Révolution française, sur ses causes et ses exagérations, sur ses crimes comme sur ses bienfaits. Quelques pages nous mettent au courant de ce grand événement qui fit table rase du passé de la France et dont le contre-coup, en Europe, fut considérable ; elles nous montrent les idées généreuses des promoteurs de cette révolution faire leur chemin dans notre patrie, qui préparait sourdement son émancipation. On marchait à grands pas vers la Révolution helvétique, dont les études fournissent à M. Van Muyden le sujet d'une étude fort intéressante.

Nous assistons de même au mouvement révolutionnaire, aux différentes luttes des divers partis qui ne cessèrent d'agiter la petite république de Genève pendant une grande partie du XVIII^e siècle.

Les dernières pages sont consacrées à *Chenauv*, de Fribourg ; à la fondation du Club helvétique à Paris, et à la propagande révolutionnaire dans le Pays de Vaud. En résumé, lecture très attachante, très instructive.

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN RAUCOURT

(F.in.)

Et pourtant, Fernand Dubois avait vainement essayé de noyer sa douleur ; chaque jour il s'apercevait qu'il aimait davantage sa sévère voisine.

L'été avançait ; déjà août accablait Paris de sa lourde atmosphère.

Depuis quelque temps, Adèle, débordée de besoin, veillait fort tard, laissant, même la nuit, sa croisée entrouverte.

Une lueur d'espérance traversa à ce moment le cœur de Fernand Dubois ; un souvenir venait de frapper sa bouillante imagination : celui d'une soirée à l'Opéra, où un machiniste de ses amis l'avait fait assister à *Roméo et Juliette*.

— Ah ! la belle idée ! s'écria-t-il.
Et, le jour même où elle jaillit dans son cerveau, il mit sa petite combinaison en œuvre pour la nuit suivante.

Pourquoi n'imiterait-il pas Roméo escaladant jusqu'au balcon de sa Juliette ?

Il calcula à peu près la distance qui le séparait du mur voisin et assembla deux échelles. Et, vers minuit, — lorsque la maison fut tout à fait endormie, sans autre lumière que celle de la fenêtre ouverte où travaillait encore courageusement Adèle Berger, — Fernand, qui avait eu la précaution de laisser sa chambre dans l'obscurité, posa doucement, sans le moindre bruit, son chemin suspendu sur l'entablement des deux croisées. Puis, il se mit hardiment en marche par cette voie aérienne, se rendant chez sa cruelle amie.

Quelques secondes plus tard, il était arrivé au bout de sa dangereuse escalade. Tout frissonnant de bonheur, il admirait le visage paisible d'Adèle Berger, dont les paupières baissées dessinaient une ombre meurtrissante sur les joues pâles par la fatigue des longues veillées, ses petits doigts couraient agiles sur l'étoffe. Et le jeune homme retenait à grand-peine sa respiration pour ne pas éveiller l'attention de la chère créature... Quand, par malheur, son pied glissa sur un échelon !

Et un cri d'effroi lui échappa, tandis qu'il essayait instinctivement de se cramponner à la barre de la fenêtre.

A ce cri, troublant le grand silence de la nuit, Adèle fut prise d'une peur indicible...

Brusquement, elle se jeta sur les volets de la fenêtre et aperçut une ombre. — celle d'un homme qui s'agitait derrière l'entablement, s'accrochant des deux mains à la barre...

Sans se rendre compte de qui voulait pénétrer chez elle, elle ferma violemment sa fenêtre... La

secousse se répercuta sur l'échelle... Et, brusquement, Fernand fut précipité dans le vide et vint s'abattre sur le pavé de la cour.

Bientôt c'était tout un grouillement dans la cour, puis dans l'allée de la maison.

Le concierge, sa femme, puis une douzaine de voisins, éveillés en sursaut par les cris du pauvre Fernand et descendus en toute hâte, entourant le blessé et, avant même de le soigner, essayaient de le faire parler, d'obtenir un mot d'explication sur sa mésaventure, sur sa chute, sur ces deux échelles brisées trouvées auprès de lui.

Mais lui ne demandait qu'une chose :
— Qu'on me remonte chez moi !... Qu'on me remonte !... Et qu'on aille me chercher un médecin !

— Et qui vous soignera ? s'exclamait la concierge, tandis que son mari s'éloignait... Qui vous soignera si vous avez la jambe cassée ?... Vous feriez bien mieux de vous laisser transporter à l'hôpital !

Vainement, en effet, on avait essayé de le mettre debout ; il retombait aussitôt, et suppliait avec irritation :

— Mais remontez-moi donc chez moi... Je vous en prie !... Qu'on m'étende tout de suite sur mon lit !...

Mais on n'osait rien faire, tant que le concierge n'était pas revenu.

Il reparut enfin, accompagné d'un agent de police et d'un médecin que l'agent était allé requérir.

Dès le premier examen, le médecin confirmait toute l'étendue du malheur de Fernand.

— Oui, ce pauvre garçon a la jambe cassée.

— Alors, qui va le soigner ? reprit la concierge... Il vit tout seul, ce jeune homme... Sa famille est en province...

Et le médecin, à son tour, prononça la sentence terrible :

— Dame ! il vaudrait certainement mieux le porter à l'hôpital !

Mais déjà Fernand se redressait sur ses poignets pour protester, avec toute l'énergie dont il était encore capable :

— Non, non ! je ne veux pas !
En ce moment, une figure animée de la plus exquise compassion se pencha vers lui ; et, très douce, mais très ferme, Adèle Berger ordonna :

— Non, non, pas à l'hôpital !... Qu'on le porte chez lui, comme il le demande !...

— Eh ! répéta la concierge avec entêtement, qui le soignera ?... Qui lui fera sa cuisine ?... Qui ?...

— Moi, madame, moi ! déclara nettement la petite passementière.

Et elle ajouta en rougissant :

— Il faut bien s'aider entre voisins !
Et Fernand, transporté de bonheur, malgré sa souffrance, murmura :

— Que vous êtes bonne... et que je vous aime !
Et ses yeux s'agrandirent, comme s'il voulait mieux y fixer l'image d'Adèle Berger, — enfin vaincue !

Puis, il s'évanouit...

— Eh ! mais vous voilà guéri, monsieur mon voisin ! s'écriait Adèle Berger avec le plus joli enjouement ; je crois bien que, la semaine prochaine, vous n'aurez plus aucun besoin de moi !...

C'était six semaines plus tard, par un après-midi tout triste, tout humide, en une de ces heures où la solitude est particulièrement lourde ; aussi, ces simples mots avaient-ils tout de suite arraché des larmes à Fernand Dubois.

— Oh ! mademoiselle, prononça-t-il avec le plus douloureux accent de reproche, mademoiselle !...

Eh quoi ! parce qu'il était à peu près debout, parce qu'il allait de son lit à son fauteuil placé près de la fenêtre rien qu'en s'aidant un peu de son bras, ça allait en être fini de leur jolie intimité, de ces heures exquises où, pour mieux le surveiller, elle apportait son ouvrage dans sa chambre, des lectures qu'elle lui faisait le soir, des soins si simples et pourtant si délicieux dont elle l'entourait ?...

Et elle osait dire cela presque gaiement !
Fernand en était désespéré.

— Oh ! mademoiselle, alors... alors, s'écria-t-il, ce serait à retomber malade !

Mutine, elle dit :

— Ah ! pardon ! ce ne serait plus ma faute alors, et je n'aurais plus le devoir de vous soigner !

Lentement il demanda :

— Ce n'est donc que... par devoir... que vous avez été si bonne ?
Jamais, depuis le terrible et bienheureux accident, il n'avait osé lui manifester d'autre sentiment